

8^e Y²
9842

TROIS MOIS
SOUS LA NEIGE

JOURNAL

D'UN JEUNE HABITANT DU JURA

SUIVI DES

AVENTURES DU PETIT MAURICE

Ouvrage destiné à servir de lecture courante dans les écoles primaires

PAR

JACQUES PORCHAT

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET AUTORISÉ PAR L'UNIVERSITÉ

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

13, RUE SOUFFLOT, 13

Les Colons du rivage, ou industrie et probité, suivis de deux nouvelles (*Germain le vannier et les Deux Meuniers*), par le même. 1 vol. in-12, cart. » 80
— Le même, avec 6 vign., cart. » 90

pas !... » On ne s'en dit pas davantage pour l'heure. La dame ajouta seulement :

— Vous êtes libre, mon enfant ; ne craignez pas que je vous retienne malgré vous : mais, si vous m'aimez un peu, ne me quittez pas encore !

Le château de Varanes.

Le monsieur s'y prit d'une autre façon pour achever de le séduire. Il lui procura tous les divertissements qu'on aime à son âge. Maurice eut des cerceaux, des toupies, des arcs et des flèches, des balles, une escarpolette ; le tir au pistolet l'intéressa vivement ; mais rien ne le charma plus qu'un petit cheval, qu'il montait la moitié du jour. Ajoutez à cela des friandises, des habits élégants, enfin toutes les recherches du luxe. Et puis Maurice voyait qu'il faisait plaisir à deux personnes malheureuses, en se laissant combler de faveurs. Déjà une certaine aisance de manières avait remplacé chez lui la gaucherie. Il avait des répliques agréables, des discours naïfs et charmants ; et il entendait toujours plus souvent la dame dire avec tendresse ;

— C'est son image ! Dieu l'a permis pour nous consoler.

Les domestiques, voyant croître chaque jour la faveur de M. Théodore, s'accoutumaient à le traiter avec plus de déférence. Il n'en abusait pas trop ; mais quel enfant, quel homme refuse longtemps d'accepter les avantages d'une position brillante qu'on s'attache à lui faire ? M. Théodore s'accoutuma bientôt à tenir son rang, et n'en plut que davantage à la dame, qui le trouvait par là toujours plus semblable à son fils. Ainsi le temps s'écoulait à prendre du plaisir, à recevoir et à donner des témoignages d'affection. Le petit consolateur s'engageait si avant dans ces nouveaux liens, qu'il en pensait moins souvent, je ne dis pas à Dragon, mais à son père lui-même. La prospérité le gâtait plus que n'avaient

fait les accidents de tout genre et les mauvaises compagnies.

Cependant sa conscience le poursuivait même dans le château de Varanes, et lui parlait assez haut pour le troubler quelquefois : « Tu trompes tes bienfaiteurs ; tu oublies ton père ; tu ne peux vivre ainsi toujours. »

Il avait la permission de se promener à cheval dans le voisinage. Pendant une de ces excursions, il vit un petit garçon assis au bord de la grand'route. Il paraissait fatigué. Maurice, qui se souvenait de ses aventures passées, s'approcha de lui avec intérêt, et lui demanda où il allait.

— Je vais faire mon tour de France, répondit-il d'une voix un peu traînante.

— Que portes-tu dans cette boîte ?

— Dans cette boîte ? Pardi, c'est la marmotte.

— La marmotte ! Qu'est-ce que cela ?

— Vous allez voir.

Il la fit danser devant Maurice, qui voulut savoir d'où il venait.

— Pardi ! je viens de mon pays, de la Savoie !

— De la Savoie !

A ce mot, le fils de Gerbin fut tellement ému, qu'il en eut la parole coupée. Il reprit :

— Tu viens de la Savoie, et moi, j'y allais !

— Vous, monsieur ! qu'iriez-vous faire dans ce pauvre pays ?

— Je ne suis pas tant monsieur que tu crois. Dis-moi, mon ami, par où as-tu passé pour venir jusqu'ici ?

— Eh ! je suis venu tout devant moi. Je viens d'Argentières, Chamouny, Sallenche, Magland, Cluse, Bonneville... L'enfant nomma de suite tous les lieux par où il avait passé. Maurice tira vite de sa poche un joli portefeuille, que madame de Varanes lui avait donné, et il écrivit, sous la dictée du petit Savoyard, tous ces noms qu'il lui fit répéter.

— Et tu vas courir tout seul le pays ? dit-il ensuite avec compassion. Tu as quitté ton père ?

— Je suis encore trop jeune pour exercer son état.

— Quel état ?

— Maçon. Mon père est maçon ; mon grand-père était maçon, et je le serai comme eux, quand les forces seront venues.

— Où demeure-t-il ton père ?

— Si vous me demandez où est sa maison et sa famille, c'est à Argentière, comme je vous l'ai dit ; mais, depuis six semaines, il est dans la ville qu'on rebâtit, à Sallenche, vous savez, incendiée tout entière il y a six mois.

— Sallenche ! on la rebâtit ? Il y a donc bien des maçons ?

— Ils sont au moins deux mille. Oh ! je les ai vus en passant. Les Savoyards ne suffisaient pas ; on a fait venir des ouvriers du dehors.

Chaque mot du petit garçon augmentait la curiosité de Maurice. L'enfant ajouta :

— Il y a de braves gens parmi eux, et mon père s'en est fait des amis. Comme il m'envoyait en France, il y en a deux ou trois qui m'ont donné quelques mots d'écrit pour chez eux, quand ça se trouvait sur ma route.

— Montre-moi ces lettres, montre-les-moi, je te prie. Peut-être y en a-t-il une de mon père !

— Votre père, un maçon ?

— Oui, mon ami, comme le tien ! Je t'en prie, montre-moi ces lettres !

L'enfant lui tendit ces papiers, parmi lesquels Maurice n'eut pas besoin de chercher longtemps. Une des premières lettres qu'il vit était adressée à mademoiselle Justine Gerbin, la défunte cousine. Et l'écriture ! Maurice la reconnut bientôt. Les mains lui tremblaient, ses yeux se remplirent de larmes. Après quelques explications, données avec désordre, il eut la permission d'ouvrir la lettre, et il en trouva dedans une autre pour lui. Alors ses

pleurs coulèrent avec tant d'abondance que le papier en fut tout trempé. Maurice, un peu remis, parvint à lire. C'était une bienveillante recommandation en faveur du petit Savoyard, et des témoignages de tendresse, de sages conseils, comme un bon père sait en adresser à l'enfant qu'il croit toujours un bon fils.

— Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, j'ai pu l'oublier !

Alors, saisi de douleur et de remords, il n'a plus qu'une pensée, courir à Sallenche, se jeter aux pieds de son père et lui demander pardon. Mais combien de jours va-t-il rester en chemin ?

— Pas beaucoup, puisque vous avez un cheval.

— Il n'est pas à moi.

— C'est dommage, en trois jours vous y seriez.

Quelle tentation pour Maurice ! Il sait maintenant où est son père ; il connaît sa route pour aller jusqu'à lui ; il est à cheval ! Nous l'avons vu trop faible jusqu'ici pour nous étonner qu'il cède encore. « Je reviendrai bientôt, se disait-il ; je rendrai le cheval ; je m'excuserai auprès de M. et madame de Varanes. Si je vais leur demander la permission de partir, ils ne me la donneront pas. » Cette pensée et la honte de leur avouer un mensonge lui firent commettre une faute de plus. Il partit donc, après avoir fait promettre au petit Savoyard de le visiter à son retour. Il voulait le forcer de partager avec lui sa bourse, que la généreuse dame tenait bien garnie. L'enfant refusa, il dit :

— J'ai de quoi vivre avec la marmotte, et j'espère bien rapporter de l'argent chez nous.

Maurice à cheval.

Les deux enfants se séparèrent, après s'être embrassés. Maurice retourna quelquefois la tête avec un sentiment de pitié ; car le piéton est naturellement un objet de compassion pour le cavalier. Pauvre Maurice ! si tu avais su ce qui devait t'arri-